

soit dans leur personne, soit dans celle de leurs représentants les sorciers.

Yatalou, que glaçait l'effroi, écoutait muet et... convaincu.

Iziili, que ravissaient les applaudissements de l'assemblée, alla majestueusement se placer à dix pas du patient, prit son élan et d'un coup adroitement porté trancha net le cou de son ennemi. La tête, attirée par le ressort, décrivit une parabole et alla tomber à vingt mètres du lieu de l'exécution. Les spectateurs se précipitèrent sur le cadavre, comme des requins sur une proie. De leurs flèches, sabres, lances, couteaux, ongles, dents et pieds, ils en firent en moins de dix minutes un monceau de débris.

Un tas de boue sanglante fut tout ce qui resta de celui qui avait été ministre autocrate.

XXXIX

LES FUNÉRAILLES D'UN ROI NÈGRE

Paul et ses compagnons s'étaient bien gardés d'assister à l'exécution d'Yatalou. Ils avaient rejoint Louaboula et avaient continué leur entretien, tout en accompagnant le nouveau monarque qui retournait à la case royale.

— Amis, disait le roi nègre, votre puissance sauve bien des hommes, votre souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. Je demande à être votre frère. Voulez-vous faire l'échange du sang?

— Nous sommes prêts à te satisfaire; mais cet échange de sang est-il bien nécessaire? Le traître ne fait-il pas tout ce que lui demande sa dupe?

— C'est vrai. Comment font, dans votre pays, ceux qui se jurent amitié?

— Ils lisent cela dans les yeux, dans les âmes.

— Je lis dans vos yeux que vous êtes bons, que vous êtes braves, que vous êtes sincères. Êtes-vous mes frères?

— Nous le sommes. Tu aimais ton père, viens, c'est lui qui recevra nos serments.

Le nouveau monarque conduisit ses sauveurs près du corps du roi défunt.

Henri prit la main du roi et l'ayant posée sur le front du mort, il demanda :

— Louaboula est-il notre frère ?

— Oui, affirma vivement l'interpellé.

Les Européens, ainsi que Susse et Laurent, vinrent successivement poser la main droite sur le front du mort et dirent :

— Nous sommes les frères de Louaboula.

Criquet crut devoir clore la scène par des passes, croix, signes cabalistiques sur le front, les yeux, le nez et la bouche de son nouveau frère et lui dit avec le plus grand sérieux :

— Moi, le fidèle des esprits, je te donne le pouvoir de vaincre aussi longtemps que tu tiendras Iziillii en honneur auprès de toi. Je lui révélerai le secret de la flèche, afin qu'il en fasse usage pour ta puissance et pour ta gloire. Amen.

Paul et von Ruff observaient depuis un instant le cadavre.

— Cet homme a été empoisonné, articula gravement Paul en se redressant.

— Que dit mon frère ? demanda Louaboula.

— Je dis que la mort a été glissée dans le sang de ton père par une main criminelle.

Un rugissement terrible sortit de la gorge du roi, qui se précipita hors de la case et courut au lieu d'exécution. Il voulait venger lui-même la mort de son père. Il arriva trop tard. Il ne restait rien d'Yatalou.

Louaboula revint auprès de ses amis.

— Frère, lui dit Paul, le poison suinte à travers les chairs bleuâtres du cadavre, l'air en est empesté. Si tu ne veux pas que nous mourions tous ici, fais enterrer ce corps ; car demain ta tribu sera frappée par les miasmes vénéneux ; après demain, la moitié de tes guerriers succombera.

Louaboula poussa un second cri de fureur.

— Comment ! s'écria-t-il, ce n'est pas assez d'avoir tué mon père, ce démon le prive encore des honneurs qui lui sont dus après sa mort ?

— Il faut te résoudre à cette cruelle nécessité, à moins que tu ne préfères voir disparaître ta tribu.

— Par les sortilèges de ce maudit, mon père, qui vivant était le juste, le bon, doit-il être, mort, traité comme le mauvais ?

— Oui. Du pays des fétiches où il est, ton père te voit. Il serait mécontent si tu n'épargnais pas la vie des guerriers qu'il aimait, des enfants qui sont l'avenir de ton royaume.

— Vous avez la justice dans le cœur, vos paroles sont sincères ; je me conforme à votre prudence. Demain on enterrera mon père.

— Tu ne dois pas différer un instant. Demain il serait trop tard : le danger ne pourrait plus être conjuré.

— Oh ! c'est affreux ! enterrer mon père, un roi puissant, comme un esclave ! Lui qui avait le droit de rester une lune parmi les siens avant d'être confié au tombeau.

— Il le faut.

— Eh bien, soit ! au lieu de tuer quatre esclaves par jour, on en tuera cent à la fois. Toutes ses femmes seront immolées à la même heure sur sa tombe. Il ne perdra pas tout.

— Tu veux immoler des femmes et des esclaves sur la tombe de ton père ?

— Assurément. Pourquoi cette question ?

— Tu ne comprends pas que toi, qui portes la justice dans ton cœur, tu vas commettre un crime abominable ?

— Moi ! en immolant les femmes et les esclaves de mon père ? Mais à quoi pensez-vous donc ? Votre esprit serait-il tout à coup devenu malade ?

— Frère, ton père aurait-il tué ses femmes s'il n'avait pas été empoisonné ?

— Non, mais après sa mort nous lui devons ce sacrifice.

— Pourquoi veux-tu faire ce qu'il n'aurait pas fait, lui vivant ?

— Parce qu'il faut que je lui rende les honneurs qui lui sont dus.

— Ta mère vit-elle encore ?

— Oui. C'était la préférée de mon père.

— Et tu feras égorger ta mère ?

— Non, je la tuerai moi-même. Personne n'est assez grand pour avoir l'honneur de l'immoler.

— Tes paroles me font frissonner d'horreur. Aurais-tu tué ton père si ta mère était morte ?

— Non.

— Ta mère vaut-elle donc moins à tes yeux que ton père ?

— Oui. Mais je ne vous comprends plus, où voulez-vous en venir ? que puis-je et que me faut-il donc faire ?

— Respecter la vie de ta mère, la vie de tous ceux qui ont servi ton père. C'est là la seule, la véritable manière d'honorer le défunt.

- Et quelle différence y aurait-il entre lui et Yatalou le supplicié ?
- Frère, tu raisones d'après tes lois, nous te demandons de penser à la justice. Imite les blancs, tes frères; ne tue personne et glorifie ton père par des fêtes où le sang ne coulera pas.
- Je ne comprends pas. Personne ici ne comprendra.
- Inutile de continuer, dit von Ruff; on ne fait pas en quelques minutes d'un bloc de pierre un être animé et pensant.
- Nous n'assisterons pas au spectacle qui se prépare; partons à l'instant même ! s'écria Paul.
- Restons, nous parviendrons peut-être à sauver quelques victimes.
- Restons pour faire nos affaires, répondit Criquet.
- Rester nous est interdit. Nous encouragerions, nous approuverions la barbarie par notre présence.
- L'idée est généreuse, mais intempestive. Mettons la sensiblerie de côté; nous avons mieux à faire. En définitive, je ne vois pas que ce monarque nègre soit plus barbare que tant d'autres de ses confrères des pays civilisés.
- Que dites-vous là ?
- Je n'exagère rien. Il va faire massacrer une centaine de malheureux pour satisfaire à une fanatique coutume. Je ne discute pas; c'est un sauvage, soit. Mais quel nom donner à un souverain civilisé qui, de but en blanc, déclare la guerre à son voisin ? Il me semble que les centaines de mille victimes que fera ce caprice royal ou impérial auraient bien le droit de traiter ce porte-couronné de bête sauvage, de barbare, ou d'une autre qualification pire encore.
- Votre allégation est au moins étrange.
- Oui, parce que les victimes se taisent et que les survivants sont affolés. Ils déclarent — ils l'ont appris en fréquentant les spectacles — que « mourir pour la Patrie, c'est le sort le plus beau », et le reste de la chanson. Admettons que ces civilisés aient mille fois raison. Dites-moi alors si ces sauvages font plus que des civilisés. Ces femmes vont se sacrifier pour une idée, ou l'on va les sacrifier, ce qui est tout comme. Les soldats qui s'élancent aveuglément à l'assaut d'une pièce de canon et qui y laissent leur vie pour la plupart, ne sont-ils pas aussi à plaindre que ces femmes sauvages de l'Inde et de l'Afrique qui se tuent ou qui se laissent tuer parce que c'est la coutume du pays où elles sont nées ? Nous n'y pouvons rien, regardons, laissons faire et disons comme ce sage dont je regrette de ne pas savoir le nom : Hurlons avec les loups !

— Il y a beaucoup de vrai dans tout ce que vous venez de dire, mon ami sir Albéric; vous parliez de sacrifice, de suicide, de dévouement: je partage en grande partie vos idées à cet égard. S'il est des sacrifices que rien ne justifie, il en est d'autres que la nature commande. Le père, la mère, se sacrifient pour leurs enfants. Mais au-dessus de ces dévouements de la nature, du sang, il faut en placer un autre plus généreux, plus saisissant encore, le dévouement spontané de l'explorateur, du navigateur, du chercheur, de l'inventeur, du savant. « Pour qui se sacrifie ce héros? Il ne le demande même pas. Il est la charité, la fraternité, le courage, l'abnégation, l'intelligence. Le père, la mère, le patriote, espèrent au moins de la reconnaissance; l'explorateur va dans l'inconnu; il ne sollicite rien. On a créé des croix d'honneur, des titres pompeux de noblesse, bâti des panthéons, fondu des statues pour les sabreurs, pour les marchands, pour les tribuns; on n'a que de l'ingratitude pour les explorateurs. D'où vient cela? C'est que leur œuvre est plus grande que les rubans et la ferblanterie inventés par les monarques et qui leur coûtent si peu. Pensez à Colomb; s'il vivait à notre époque, vos hochets seraient-ils à la hauteur de sa grande découverte? Songez à Gutenberg, à Galilée, à Vésale, à Salomon de Caus, à Sauvage, à tant d'autres; on profite de leurs découvertes, on les récompense par la prison, par l'exil, par le cabanon, par la calomnie, lorsqu'on ne les brûle pas.

— Oh! interrompit Criquet, voilà le seigneur Herboricus qui s'emballé; il sera bien préparé pour aller à l'enterrement.

— Silence, Criquet, notre ami pleure; il pense aux martyrs de la science.

— Donc, c'est décidé nous restons pour les obsèques, nous partirons après l'offrande. J'ai deux mots à dire au sorcier mon collègue; veuillez me permettre d'aller le retrouver. Frère, dit-il à Louaboula, mes frères ne sont pas de ta religion; ils ne comprennent pas vos sacrifices, mais pour toi ils resteront.

— Merci, fit Louaboula, vous êtes des frères.

Criquet alla à la rencontre du sorcier qui, après s'être débarrassé d'Yatalou, se dirigeait vers son maître en sorcellerie.

Criquet demanda à l'entretenir dans un lieu où ses paroles ne pourraient être entendues par aucune oreille indiscrete. Susse, en sa qualité d'interprète, ne comptait pas pour un homme. D'ailleurs il pouvait déjà se passer de ses services. Le langage des nègres est très-pauvre, il ne contient pas cinq cents mots.

Après bien des simagrées, Criquet parla ainsi au sorcier :

— Je puis te rendre fort ou t'écraser, que je sois près ou loin de toi. Je désire être ton frère, comme je suis celui de ton roi et maître. Si tu lui restes fidèle, s'il te conserve son amitié, vous serez puissants, redoutables et riches. Bientôt arrivera ici un négrier que l'on nomme Boukra. Il se fera l'ami de Louaboula et le trahira, comme il fait partout où il passe. Il donne ses esclaves à garder, promet de payer pour ce service, dévaste les villages voisins, puis, au moment de partir, tue ses alliés ou les enchaîne comme esclaves.

« Ce négrier traîne une blanche avec lui. Tu diras à cette femme : « J'ai vu Paul et son frère Henri, espérez. »

« Le jour où Boukra entrera ici, si vous vous croyez capables de l'écraser, faites-le; sinon vous serez réduits en esclavage. Mais l'esprit sera avec vous. Boukra va à Louala : j'y serai, et là le châtiment l'attend.

— Et la flèche fétiche, me diras-tu comment elle est faite?

Le maître sorcier expliqua à son complice où se trouvait la terre explosive. Il lui permit d'en prendre en observant certaines formalités indispensables. Ce travail ne pouvait être fait que de la main gauche par le sorcier seul, par un beau clair de lune, le premier jour de son dernier quartier. Il fallait aussi n'en prendre qu'une quantité équivalant au poids de treize œufs de crocodile.

Il dit encore, en donnant au sorcier un morceau de peau de zèbre coupé en croix latine :

— Ceci est mon talisman; tu obéiras à celui qui te présentera un semblable fétiche et te dira dans ma langue : « L'esprit blanc a parlé ». Répète ces paroles.

Tant bien que mal, Iziilii répéta :

— Vu Paul et Heni, espée. Espit blanc a palé.

— La mort punit les traîtres, ne l'oublie jamais. Louaboula possède mon esprit.

— Iziilii est juste, il sait ce que veut l'esprit, il est ton esclave.

Criquet apprit encore un petit tour de *physique* à son associé; puis ils se séparèrent.

Le sorcier — toujours prêtre — est chargé des grandes cérémonies dans presque toutes les tribus nègres. Iziilii alla commencer les apprêts des funérailles.

Le corps du roi défunt, après avoir été inondé d'eau, fut recouvert d'une épaisse couche d'ocre rouge que l'on laissa sécher au soleil.



UN GRAND NÈGRE, TAILLÉ EN HERCULE, ARMÉ D'UN LONG SABRE, VINT SE PLACER A CÔTÉ D'UN BILLOT. (P. 276.)

Puis, au moyen de deux cordes, ses jambes furent repliées sur elles-mêmes de manière à rapprocher le plus possible les genoux du menton. Les bras étendus furent ficelés depuis l'épaule jusqu'au poignet. La tête fut inclinée et maintenue sur les genoux au moyen de bandelettes d'étoffes multicolores.

Les femmes du roi apportèrent ensuite les vêtements et les armes du mort. Les plus jeunes psalmodièrent un chant lent et monotone entremêlé de cris lugubres et de danses de toute nature. Les plus âgées enveloppèrent leur défunt mari avec tous les effets déposés par elles près du corps et suspendirent les armes autour de cette momie d'un nouveau genre, offrant, après ce fagotage, une hauteur de soixante centimètres et un diamètre de plus de deux mètres.

La fosse, large et profonde, béait au centre de la case royale dont une grande partie avait été démolie à cet effet.

Les femmes se retirèrent ensuite pour se vêtir. Seize esclaves devaient porter le mort jusque dans le pays des fétiches. Ils étaient couverts de plantes et de plumages variés.

Bientôt le son lugubre des tambours annonça la funèbre cérémonie. Les guerriers et la population du village se réunirent silencieusement.

Lesquels et combien d'entre eux auraient l'honneur de suivre le roi ?...

Le cortège se forma non sans quelques hésitations. Enfin il fut en état de se mettre en marche. Les tambours, prenant la tête, se dirigèrent, par le chemin le plus long, vers la case royale, au milieu de cris, de hurlements, de coups frappés sur les boucliers, sur les arbres et sur le sol. On eût dit que ces hurleurs cherchaient à épouvanter un ou plusieurs êtres imaginaires.

C'était bien là le but que les noirs poursuivaient. Il s'agissait pour eux d'éloigner les esprits du mal.

Louaboula vint respectueusement poser la main sur la tête de son père et répéta les cris et gestes de ses sujets.

Ce fut ensuite le tour du sorcier, qui fit pis que les autres.

Dès qu'Iziilii eut fini ses exorcismes, les seize esclaves enlevèrent révérencieusement le corps du défunt, le placèrent sur un brancard rouge d'ocre et de fleurs, et le promenèrent lentement autour du village.

Enfin on arriva au lieu de l'inhumation qui était aussi un lieu de supplice.

Le cortège s'aligna en silence.

Un grand nègre, taillé en Hercule, armé d'un long sabre, vint se placer à côté d'un billot.

Les seize porteurs déposèrent leur fardeau au bord de la fosse, puis vinrent, sans pousser un cri, se placer à la file devant le billot fatal.

Leur physionomie ne marquait ni terreur, ni regret. On sentait chez ces malheureux la ferme conviction d'une autre vie plus heureuse.

Iziili fit un signe.

Le premier des porteurs s'inclina, appuya la tête sur le bloc ; le sabre siffla et fit la première victime.

Quinze fois encore le même mouvement fut répété.

Aucun des esclaves n'avait essayé de fuir. La terreur du sabre était compensée par l'espérance en la vie future. Fuir du reste leur était impossible : une muraille vivante les emprisonnait.

Les seize cadavres dégouttants de sang furent étalés au fond de la fosse.

Le sorcier escorta ensuite quatre femmes d'âge différent : une enfant de quatre ans, une autre de dix, une troisième de seize et la dernière, qui était la plus âgée, d'environ vingt ans.

Celle-ci allait indifférente.

Il n'en était pas de même des trois autres.

L'enfant se débattait ; elle pleurait, criait, mordait, voulait fuir, se tordait sur le sol. Il fallut la porter. Alors de ses petits bras tendus, de sa voix pleine de terreur, de ses yeux hagards, elle implora la pitié. La deuxième, pleine de vie et de feu, se débattait avec furie : quatre hommes pouvaient à peine la maintenir. La troisième était inerte ; ses yeux vitreux ne voyaient plus ; sa tête ballottait d'une épaule à l'autre, comme privée de vertèbres, ses jambes défaillantes refusaient de la porter. Elle se laissait traîner.

Les quatre victimes étaient entièrement nues.

L'enfant fut apportée sur le billot, le sacrificateur eut un frisson : c'était sa propre fille.

Elle eut un cri surhumain.

— Père ! clama-t-elle.

Le nègre ferma les yeux, grinça des dents, comme dans un accès d'épilepsie. La tête de son unique enfant était sur le bloc fatal.

Un sifflement suivit un éclair, le sabre du sacrificateur avait, sans la trancher, entamé la tête de la petite fille. Deux hurlements épouvantèrent le peuple :

L'enfant et le père avaient poussé ensemble un cri désespéré.

Mais le père était officier titré; il fallait obéir à la loi et tuer sa propre fille, s'il ne voulait pas être déshonoré.

Il releva son sabre frénétiquement et l'abattit une seconde fois, la tête de sa fille roula sur le sol.

Le malheureux père ne voyait plus; un nuage obscurcissait sa vue, mais il entendait distinctement ces paroles prononcées par un chef:

— Il n'a pas l'esprit froid; son cœur est jeune.

La tête de l'enfant de dix ans était sur le billot.

L'officier sacrificateur ajusta son coup, fit un mouvement lent, dur, féroce, la tête tomba.

— Bien! dit la même voix derrière lui; ce n'était qu'un éclair; un moment d'hésitation ou de faiblesse est excusable.

La troisième et la quatrième tête allèrent rejoindre les deux premières sur le sable.

Les quatre cadavres furent placés côte à côte, en croix, par-dessus les esclaves.

Le grand sorcier, aidé de huit nègres dignitaires, prit ensuite le cadavre royal et en couvrit les quatre jeunes filles.

Ce fut le tour des seize femmes du roi. Elles étaient couvertes de fleurs. Il en manquait une: c'était la mère de Louaboula. Elle devait être tuée la dernière pour sceller la gloire du défunt. Ne devait-elle pas en être témoin jusqu'au dernier instant?

Alors une boucherie horrible commença.

Le sabre se levait, sifflait, s'abattait, se relevait, sifflait et s'abattait encore. Le sacrificateur avait les pieds dans le sang. Ses mains, sa poitrine, ses bras, ses épaules, son cou, sa tête, ruisselaient du sang des victimes humaines. C'était une machine qui donnait la mort.

Quinze corps sanglants furent couchés sur le cadavre royal.

Enfin la machine s'arrêta.

Un mouvement se fit. La reine, qui était demeurée assise jusque-là auprès de son fils, se levait souriante. Elle obéissait à la loi, à la religion, à sa conscience.

Elle alla à la tombe de son mari, monta sur le monceau de cadavres, s'y coucha, la face tournée vers le ciel et attendit.

Louaboula, qui s'était levé à son tour, s'approcha lentement de la tombe. Il souriait à sa mère. Il lui dit adieu, lui parla de son époux et la chargea de dire au père comment le fils avait honoré sa mémoire.

Puis il tira son sabre, le leva, et des deux mains porta un seul coup. Sa mère avait cessé de vivre.

La fosse était comble, on la surchargea de terre et de pierres.

Les danses recommencèrent.

Les esclaves du nouveau roi avaient apporté des vases remplis de vin de palme, de liqueurs fortes. Ils placèrent vases et gobelets sur la tombe. Chaque danseur y puisait successivement.

Les outres vides étaient immédiatement remplacées par des outres pleines.

L'ivresse devint générale, ce fut une orgie qui dura toute la nuit et que nous n'essayerons même pas d'esquisser par respect pour le lecteur. A l'aube, tous les danseurs étaient ivres-morts autour de la case royale.

La coutume, la loi, la religion, étaient satisfaites.

XXXX

OR ET CUIVRE

Paul et ses amis avaient été forcés d'assister à une partie du massacre dont nous avons adouci les traits le plus que nous avons pu.

Criquet s'était soustrait le premier à cette épouvantable tuerie.

Dès le début, il avait été pris d'une colique subite qui le faisait se rouler à terre et courir derrière tous les buissons, jusqu'à ce qu'il fut assez loin pour ne plus ni voir, ni entendre.

Paul à chaque instant voulait s'élaner pour arrêter le bras du sacrificateur, mais Henri, pâle comme un mort, lui disait :

— Vous vous ferez des ennemis irréconciliables de tous ces malheureux. Pensez à votre sœur menacée et faites comme moi : fermez les yeux et bouchez-vous les oreilles.

— Partons, répliquait Paul ; partons, je ne peux pas supporter ce spectacle plus longtemps.

— Inventons un prétexte honnête. Susse, appela Henri, dis au roi que nous avons fait ce que font les amis et que maintenant nous allons pratiquer, en l'honneur de son père, les cérémonies en usage dans notre pays.